Kafka – La littérature d'un conflit cognitif

Călin-Horia BÂRLEANU
calin.barleanu@gmail.com
Université « Ştefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract: The purpose of this paper is to show that as unfortunate and miserable as life might have been for the young Franz Kafka, it granted him a place of his own among the writers of masterpieces in universal literature. And even though we avoid indulging in establishing connections between the biography of the Czech writer and Huxley's or Dostoievski's biography or literary works, we shall examine a series of images fulfilling a compensating function, pertaining to a psychological register Franz Kafka could not escape from. By way of consequence, whilst writing he succeeded, as a first therapeutic stage, in overcoming his frustrations and unhappiness experienced within his own family, who made him suffer from low self-esteem all throughout his life.

Keywords: *diary, behaviour, literature, family, conflict, psychoanalysis, identity, education, conflict, sacrifice.*

Tout comme dans le cas d'Herman Melville, l'œuvre de Kafka est restée quasi méconnue pendant toute la durée de sa vie et, de ce fait, jamais appréciée à sa juste valeur. De plus, nous pensons que l'on devrait parler d'une série d'événements, au niveau global, dont la prise en charge par le mental collectif permette aux métaphores et aux paraboles de l'écrivain né en Tchéquie de se dévoiler, ne serait-ce que partiellement. Radu Enescu parle de certains traits familiaux chez les hommes de la famille où le jeune Franz, né en 1883 à Prague, allait grandir. Kafka est le fils d'un commerçant aisé et le petit-fils d'un boucher présenté comme ayant une force physique hors du commun. Les deux figures masculines se remarquent dans la vie de famille par « la combativité, le sens robuste de la réalité et la force physique » [Enescu, 1968 : 7, n.t.]. Il est donc facile à

BDD-A27613 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:58:22 UTC)

remarquer que le jeune Kafka n'a hérité d'aucun des traits de ces deux hommes, mais plutôt « des vertus de la lignée maternelle : contemplatif, intériorisé, taciturne... », comme le remarquait le même critique [Enescu, 1968 : 8, n.t.].

Influencé par son père, Kafka renonce à son désir et à sa passion pour l'étude d'une discipline en accord avec son penchant pour l'écriture et se dirige vers la faculté de droit, ce qui marquera définitivement le cours de sa vie. Il éprouve de la frustration à exercer un métier qui lui déplaît et conçoit des doutes quant à son l'utilité. En lisant les pages de son *Journal* on voit combien pénible lui était cette pratique et comment cela a influencé son écriture qu'il pratiquait aux prix de grands efforts intérieurs.

Le manque de confiance dans ses propres idées et en soi-même, qu'on lui avait inculqué dès son enfance, détermine Kafka à livrer plus tard des combats intérieurs contre presque toutes ses convictions et instincts. Ainsi, l'écriture, le sommeil, la maladie, la faim, le désordre, le vacarme, le partage du logement avec les autres membres de la famille ont-ils contribué à l'apparition des conflits que l'écrivain a dû assumer malgré lui. L'intention de travailler, d'écrire est suivie de près comme un réflexe, par l'ombre de l'abandon. Dans son *Journal* [*apud* Kafka, 2006 : 147] il décrit cela comme l'intention de s'envelopper dans le sommeil comme dans une couverture alors que la veille il s'était senti capable de tout, mais retenu par ces pouvoirs dont son existence ne saurait se passer et qu'il gaspillait. Nombreuses sont les lignes où l'écrivain parle des informations et de ses instincts, complètement opposés au métier qu'il est contraint de pratiquer.

Le blocage qu'il ressent presque à chaque fois qu'il se met à travailler, surtout à écrire, est symptomatique dans la vie de l'écrivain tchèque. Le projet ou l'idée clairement définie et prête à être couchée sur le papier s'évapore dès qu'elle doit se matérialiser. Il avouait dans son *Journal* que dès qu'il s'installait à son bureau pour écrire, tout lui semblait fade, sans queue ni tête, rigide, timide et embarrassant pour son entourage, mais surtout incomplet (*idem*). Ailleurs, l'écrivain note que même s'il faisait abstraction des autres obstacles (état physique, parents, caractère), une bonne excuse pour ne pas se limiter à la littérature résiderait dans le fait suivant : tant qu'il n'aura réalisé rien d'important dont il soit pleinement satisfait il n'osera rien faire pour soi-même. [*apud* Kafka, 2006 : 171].

Les notes du journal constituent une lecture obligatoire pour comprendre l'expérience du vécu et de la création de Kafka. Une constante de sa biographie et de son œuvre est le conflit inlassable avec son père. En 1911, à l'âge de 28 ans, il relate comment son père l'accablait de reproches à midi, comme quoi il ne s'occupait pas de la fabrique. Il se taisait en l'écoutant, debout, devant la fenêtre.

N'ayant plus rien en commun avec les siens sauf l'espace habité, l'écrivain vit un état d'aliénation, il devient un introverti, en prenant ses distances. Étant obligé de vivre avec des gens avec qui il a du mal à partager le même langage, il les regarde comme des étrangers, de par leur incapacité même de

BDD-A27613 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:58:22 UTC)

reconnaître dans le jeune Franz un artiste doué des meilleures qualités. Sa rigueur intransigeante à l'endroit des idées et de l'écriture s'applique impitoyablement à son entourage familial, surtout à son père et aux histoires de celui-ci, qu'il écoute avec dégoût. Le père racontait à ses enfants d'une manière répétitive la vie dure de commerçant sur les routes, dans le froid. Le 26 décembre 1911 Kafka note dans son journal que personne ne met en doute les plaies saignantes aux pieds que son père a portées pendant des années. Et il continue sur un ton sévère et rationnel en notant que la réalité de ce fait ne permet pas de tirer la conclusion que lui, il a été plus heureux que son père, que ce dernier peut s'enorgueillir de ses plaies aux pieds et supposer, soutenir qu'il était incapable d'apprécier ses souffrances. Pour Kafka c'était une torture de l'entendre en parler sur un ton de vantardise et de reproche [*apud* Kafka, 2006 : 196].

Le journal abonde en exemples où l'image du père est associée à une forme de conflit, surtout par les reproches d'un père qui montre une indifférence complète à l'égard des aptitudes et des choix de son fils. De plus, l'éducation reçue ne permet pas au jeune Franz de s'échapper d'une manière salvatrice des restrictions familiales ce qui, dans une perspective cynique, a été au bénéfice de la littérature universelle. Une vie harmonieuse au sein d'une famille où les idéaux du jeune homme ne se seraient jamais heurtés aux exigences du père aurait supprimé l'écrivain ou encore pire, n'aurait pas favorisé l'accumulation de certaines frustrations qui demandent leur libération par des métaphores et des symboles aussi complexes. C'est une hypothèse que nous avons formulée dans notre livre [Bârleanu, 2017 : passim] qui portait aussi sur l'œuvre de Cervantès, Melville et Dostoïevski. Kafka parle dans son journal du « supplice » qui lui était la fabrique pour relier la souffrance d'une réalité dans laquelle il est forcé à vivre à l'imago paternelle. En fait, personne ne l'y contraignait, sauf son père avec ses reproches. [*apud* Kafka, 2006 : 198]. La distance qui sépare l'écrivain de son père semble irréductible, du moins dans le *Journal*. Il n'y a pas de ponts de communication tandis que tous les deux sont obligés à vivre dans le même appartement comme deux étrangers qui ne se tolèrent qu'en vertu de la tradition qui exige l'entente entre les parents du même sang. L'éclat imminent du conflit et le pressentiment du sacrifice ressenti par le fils deviennent les pages les plus profondes et poignantes de la littérature universelle. En réfléchissant à la relation père-fils on serait tenté peut-être d'en identifier une correspondance dans la littérature roumaine. Un tel dilemme, car il s'agit d'un dilemme, ne pourrait que mettre la plupart de notre littérature sous un jour peu favorable.

C'est bien plus tard, grâce à Mircea Cărtărescu que l'un des thèmes d'inspiration psychologique ou plutôt psychanalytique commence à se montrer dans toute sa complexité et avec toutes les subtilités comportementales. Le *père*, transformé en symbole, fait l'objet de nombreuses pages de littérature universelle dans le contexte où l'infâme *complexe d'œdipe* a suscité et suscite encore la révolte et la résistance. Mircea Cărtărescu a avoué son attraction sans réserves pour la littérature de Kafka d'où il a emprunté sans doute le modèle de

BDD-A27613 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:58:22 UTC)

ses rapports avec l'instance paternelle. Pour l'écrivain roumain, le *Journal* de Kafka reste l'une des lectures les plus palpitantes et *fertiles* à tous les niveaux artistiques. Quant aux romans lus et relus pendant sa période créatrice, en alternance avec ceux de Pynchon, il fait une série d'appréciations qui montrent une compréhension intime de la création kafkienne. *Le Château* devient ainsi une démonstration compliquée, difficile à comprendre, des plus importants conflits ressentis par l'écrivain car, « entre 35 ans et la fin de sa vie Kafka est devenu un monstre, il a dépassé les limites du compréhensible et il a littéralement flotté entre le monde d'ici-bas et un hyper-monde vertigineux » [Cărtărescu, 2007 : 206, n.t.]. Dans le deuxième tome de son *Journal*, Cărtărescu voit dans le texte de Kafka « des labyrinthes souterrains », « la manière dont ses rêves troubles d'insomniaque font irruption dans le texte par sublimation, sans passer par un état intermédiaire, mais sans similitudes non plus. » [Cărtărescu, *Jurnal II*, 2007 : 313, n.t.]

Il n'y a aucune autre œuvre de Kafka que *Le Verdict* ou *La métamorphose* où le conflit avec le père soit si réel, palpable, comme une étude de cas. Le 27 mai 1914, dans les quelques lignes qu'il écrit dans son *Journal* l'étrangéité du fils et du père apparaît avec une netteté douloureuse. Dans la perspective de rester chez lui seul avec son père, les réflexions de celui qui allait devenir après sa mort l'un des écrivains les plus influents du monde, sont empreintes d'angoisse et s'alignent sur le papier dans une succession qui ne saurait passer inaperçue au regard du psychanalyste. À l'appréhension de passer la soirée seul avec son père en jouant probablement aux cartes, succède une remarque sur la manière dont il forme le K majuscule. Il la trouve écœurante, mais il l'écrit toujours pareil, comme un trait qui doit lui être caractéristique. Donc, ce n'est pas tellement la peur réelle qui l'agite à la pensée de rester seul avec son père dans la maison, sans d'autres personnes qui jettent des ponts entre eux, mais surtout un sentiment d'*horreur* et de *dégoût* à l'endroit de la lettre K majuscule, initiale de son nom et métaphore sans subtilité de la présence du père dont il ressent l'influence et la pression constantes.

La différence entre le système de valeurs du père et le sien est très visible dans *Le Verdict*, ouvrage publié pour la première fois en 1913. Le fragment le plus cité du *Journal* en référence à la petite histoire cryptique est celui noté par l'écrivain le 23 septembre 1912, tout de suite après avoir achevé le livre. Là, il affirme avoir écrit cette histoire d'un trait, dans la nuit du 23 vers 24, de dix heures du soir jusqu'à six heures du matin. Après être resté assis sur la chaise si longtemps, il a eu du mal à se dégourdir les jambes. Il note l'effort et la joie suscités par la façon dont le récit s'est déroulé sous ses yeux, comme s'il eût marché dans l'eau. Cette nuit-là il a eu le sentiment de porter sur le dos son propre poids. [*apud* Kafka, 2006 : 277]. Le texte est le résultat d'un bref travail de création : l'auteur n'a eu qu'à puiser dans le vaste réservoir de son expérience vécue. La souffrance physique ressentie à la fin de son effort ainsi qu'un certain

BDD-A27613 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:58:22 UTC)

état de délivrance mènent Kafka à la conclusion intuitive quant à la source profonde de son récit.

Selon le modèle de Dostoïevski, proposé aussi au début de *La métamorphose*, Georg Bendemann, jeune commerçant, accueille une nouvelle journée de Dimanche du plus beau printemps. Son projet pour la journée était d'achever d'écrire et d'envoyer une lettre à un ami qui se trouvait en Russie, et la remémoration du destin qui a emmené son ami si loin n'est que le prétexte d'une introspection subjective, miroir des sentiments de l'écrivain. Georg est surpris au matin en train de penser à son ami qui, mécontent de sa vie chez lui, s'était simplement enfui en Russie des années auparavant. Les difficultés qu'il doit affronter à l'étranger l'encouragent en quelque sorte, malgré une révélation qui passe pour un détail banal : le père l'avait empêché de déployer une vraie activité à lui, par le fait qu'il refusait d'admettre d'autres conceptions que les siennes. Fiancé à une jeune fille bien située socialement, image presque obsédante dans certaines pages de Dostoïevski, Georg descend dans la chambre de son père, scène présentée comme une descente dans un labyrinthe ténébreux. La différence entre les deux hommes est accentuée par des détails liés surtout à la lumière. Par exemple, Georg s'étonne de l'obscurité de la chambre par la belle matinée ensoleillée.

Les dimensions dans lesquelles le jeune Georg perçoit son père semblent évoquer plutôt un imaginaire infantile car pour lui, les parents ont des proportions inhabituelles qui, avec le temps, sont hyperbolisées.

Cet effet ou cette vision est empruntée avec succès par Mircea Cărtărescu et employée plusieurs fois dans sa trilogie *Orbitor* (*Aveuglant*, n.t.), où l'image diabolique du père est remplacée par celle de la mère salvatrice : « Je l'ai braquée avec le pistolet (…). Elle était énorme. J'avais mal au cou en regardant en haut vers son visage, projeté quelque part sur le plafond. [Cărtărescu, 2002 : 225, n.t.], se souvient le narrateur en sondant les souvenirs d'une enfance magique.

Georg toise son père qui vient à sa rencontre et en donne des détails qui évoqueraient aujourd'hui un super-héros pour le moins singulier. Il remarque son gros peignoir qui s'ouvrait pendant qu'il marchait, les pans qui flottaient tout autour et il se dit que son père est toujours un vrai géant. [*apud* Kafka, 1969 : 5-6]. Les dimensions des parents à la taille des dieux, comme l'affirment les psychanalystes ou comme le dit métaphoriquement Cărtărescu, se modifient au fur et à mesure que les enfants mûrissent et commencent à manifester des formes d'indépendance. Dans la réalité de l'écriture de Kafka ainsi que dans celle de sa biographie, le processus de mûrissement en tant qu'indépendance et séparation du patriarche de la famille est retardé indéfiniment, jusqu'à ce que le supplice de la cohabitation se transforme en une dépendance malsaine.

L'enjeu du récit peut résider autant dans la fin dramatique, comme une rupture de l'enchaînement logique des événements, que dans le fait que le père de Georg nie catégoriquement dans un premier temps l'existence de cet ami en

BDD-A27613 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:58:22 UTC)

Russie pour y revenir ensuite en soutenant qu'il connaît très bien l'ami de son fils. Il est à remarquer que l'ami à qui il écrit n'a pas de nom et qu'en général, il apparaît comme une présence incitante pour le lecteur par les quelques indices disséminés par l'écrivain dans le texte.

Parti en Russie pour une affaire qui se montrait prometteuse au début pour stagner ensuite, il trimait sans en tirer profit parmi les étrangers, tandis que la barbe exotique qu'il s'était fait pousser cachait mal une peau pâlotte, signe d'une maladie en pleine évolution. [*apud* Kafka, 1996 : 6]. Un conflit intérieur se dessine une fois de plus sous la forme d'un dilemme. Georg hésite entre l'impulsion d'écrire pour appeler son ami au pays et celle de de le plaindre et de l'éviter. Il se demande ce qu'il pourrait écrire à un tel homme, à un ami éloigné qu'il perçoit comme « un vieil enfant » (*idem*) et qui d'ailleurs avait essayé de le convaincre à immigrer avec lui en Russie. Sous l'influence de la vision de Dostoïevski, Kafka exploite à sa manière le *dédoublement* dont aucun personnage ne semble tout à fait convaincu. Le père, cet élément déroutant inclus volontairement dans le texte, affligé d'une santé précaire et d'une mémoire défaillante, est le seul à pressentir que son fils Georg projette à l'extérieur un personnage qui a tout ce qu'il n'a jamais pu acquérir.

Sans doute, ce modèle est dostoïevskien, mais Kafka le cisèle et lui confère une nuance subjective, d'inspiration biographique, à l'écart de toute signification transparente. L'ami mystérieux, dont l'identité nous reste cachée, et pour qui Georg n'est pas disposé à plaider davantage, n'est rien d'autre qu'une projection du fils. Celui-ci, à son tour, est le reflet ou le défoulement de l'écrivain, comme le suggèrent les dernières lignes de la lettre, écrites sur le même ton de mystère et d'abstraction : « Je sais qu'il y a plusieurs raisons qui t'empêchent de nous rendre visite... » [*apud* Kafka, 1996 : 11]. Cette fin ne représente pas pour Georg une occasion de continuer naturellement l'action, mais de rester longtemps contemplatif devant son bureau, en regardant par la fenêtre [*apud* Kafka, 1996 : 11].

Quelles que soient nos tentatives de réduire les renvois au texte de Kafka, la démarche argumentative au cas de son œuvre demande, peut-être plus que d'habitude, le support de son œuvre pour construire et démontrer les hypothèses du travail. Le chercheur allemand David Constantine affirmait à juste titre qu'il n'y a pas de clé de lecture de Kafka, mais qu'il y a sans doute de bonnes ou de mauvaises façons de le lire ou, pour citer ses propos : "Certainly, there is no key to Kafka, but just as certainly there are better and worse ways of reading him" [Constantine, 2002 : 9]. Ces pages d'une grande densité symbolique exigent des efforts herméneutiques et analytiques particuliers, mais aussi une connaissance approfondie de la biographie de l'écrivain. Cela peut faciliter, mais ne garantit pas la compréhension de certains sens de l'œuvre littéraire. Par exemple, l'attitude de Georg de rester passif à la fin de la rédaction de sa lettre, devant son bureau en regardant par la *fenêtre* à l'instar du protagoniste de *La métamorphose* ou de celui du *Double* de Dostoïevski, peut être interprétée dans le registre onirique comme la

BDD-A27613 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:58:22 UTC)

tendance de l'individu à s'évader, à sortir, à chercher une solution dans le seul espace salutaire et pourtant inaccessible : le monde extérieur, étranger à la maison et à la famille où il est captif.

Bibliographie

BARLEANU, Călin-Horia (2017), *Sub semnul pulsiunii. Eros și Thanatos în literatură*, Vol. I., Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca.
CARTARESCU, Mircea (2007), *Jurnal I-II*, II[e] édition, București, Humanitas.
CARTARESCU, Mircea (2002), *Orbitor: aripa stângă*, I[e] édition, București, Humanitas.
CONSTANTINE, David (2002), *Kafka's writing and our reading*, in *The Cambridge Companion to Kafka*, Edited by Julian Preece, New York, Cambridge University Press.
ENESCU, Radu (1968), *Franz Kafka*, București, Editura pentru Literatură Universală.
KAFKA, Franz (2006), *Jurnal* Traduit de l'allemand et notes par Radu Gabriel Pârvu, București, RAO International Publishing Company.
KAFKA, Franz (1969), *Verdictul și alte povestiri* Traduit par Mihai Isbășescu, București, Editura pentru Literatură Universală.

BDD-A27613 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:58:22 UTC)